CD. Compte rendu critique. Chopin : 24 Préludes. Maxence Pilchen, piano (1 cd Paraty).



CD. Compte rendu critique. Chopin : 24 Préludes. Maxence Pilchen, piano (1 cd Paraty). Voici une nouvelle lecture des 24 Préludes de Chopin qui va compter. Allusif et pudique, le pianiste franco-belge **Maxence Pilchen** inscrit la matière musicale dans l'intime, révélant de nouvelles perspectives émotionnelles dans le jaillissement contrasté des séquences enchaînées. Versatile, volubile mais puissamment intimiste, le jeu ouvre tous les champs de la conscience et de la mémoire en retissant les liens profonds et les images souterraines qui font des 24 Préludes, ce fond miroitant des sentiments les plus secrets. En plongeant dans les eaux de la psyché, le pianiste franco belge rétablit la part prodigieusement humaine du cycle. Magistral. Le disque de Maxence Pilchen renouvelle notre enthousiasme suscité par le disque dédié au Chopin historique (sur claviers Pleyel) réalisé par Knut Jacques, enregistrement également publié aussi par Paraty.

Une vision d'ensemble s'impose d'abord. Traversons le cycle de Prélude en Prélude. L'Agitato initial est un lever de rideau idéalement énoncé comme un rêve ou un songe qui vient de naître (1) : la douceur suggestive du toucher s'y montre irrésistible. Même réalisation parfaite pour le lento (2) en forme de marche nocturne aux résonances à

la fois lunaires et lugubres d'une profondeur hypnotique grâce à un jeu d'une tendresse articulée enivrante (quel sens de l'indicible et des respirations) ; puis c'est un génial contraste avec le Vivace qui suit, abordé comme le vol d'une libellule ou du papillon le plus léger, sachant faire valoir au soleil ses couleurs scintillantes (3) ; l'énoncé du 4 – Largo, qui est l'une des mélodies les plus célèbres et mémorables du cycle, sombre dans l'épanchement le plus investi comme une confession douloureuse et intime : là encore l'interprète sait éviter tout pathos trop démonstratif. A l'inverse, – emblème de la lecture du cycle entier-, le jeu s'enracine dans le terreau d'une psyché tenue secrète comme préservée.

Puis, le 5 (Allegro molto) est tout désir, à son amorce, vivifiant qu'atténue dans la continuité, le 6 (Lento assai), expression d'une réserve où s'épanouit l'intime en une pudeur souveraine, bouleversante.
Le 7 (Andantino) résonne comme une réitération du Grand Maulnes, produisant la résurgence d'une valse enfouie, pure, soudainement révélée, affleurante : là encore le geste toute en pudeur et suggestivité nuancée de Maxence Pilchen saisit par sa justesse poétique.
Le 8 (Molto agitato) montre outre la sensibilité aux climats et aux atmosphères ténues, picturales, l'aisance digitale emperlée du pianiste : fluidité aérienne au service d'une sensibilité millimétrée et naturelle.
Le 9 (Largo), plus démonstratif, est porté par une certitude qui contraste avec toute la pudeur qui précède.

Emperlé, allusif, le jeu de Maxence Pilchen régénère l'approche des 24 Préludes de Chopin

Chopin réinventé : Préludes

magiciens…

Le 10 (Allegro Molto) se fait jaillissement liquide. Le 11 (Vivace) ivresse accordée au tempérament rêveur du début. Le 12 (Presto) sonne telle une mécanique échevelée sur un tempo trépidant. Le 13 (Lento) a la noblesse intime d'un solo de danseuse riche en arabesques diaphanes et elle aussi, envoûtantes.
Le 14 (Allegro) plonge plus grave dans une activité souterraine … pour mieux préparer au rêve d'enfance du 15 (Sostenuto), véritable immersion rétrospective et le plus long des Préludes – plus de 4 mn. La lecture plonge dans ce climat d'innocence des premières années de tout âme terrestre : saluons l'intonation et la précision stylistique parfaites du pianiste qui inscrit davantage le cycle dans l'intimité et la puissante d'une psyché de longue mémoire avec ici le souffle d'une tragédie intime prégnante et tenace. Cette richesse et cette épaisseur émotionnelle accrédite la lecture dans son ensemble.

Par effet de contraste, dont dépend la vitalité rythmique du cycle, le 16 (Presto con fuoco), affirme une ivresse échevelée où le sens de la syncope et du rebond magistralement maîtrisé, enchante et captive. Le 17 (Allegretto) saisit par sa fraîcheur absolue servie par un toucher de rêve soyeux et allusif.

Après la fulgurance du 18 (Allegro molto), tout syncopes et feu, les 6 derniers Préludes , à part le 22 (Molto agitato de moins d'une minute), présentent une même duré moyenne d'1mn20, offrant une ultime succession équilibrée dans ses développements.

Ainsi le 19 (Vivace) est délié, bavard comme la libération du secret primordial. Le
20 (Largo) a l'ampleur d'une formidable arche, -ouverture et fenêtre vers un recommencement qui s'appuie sur la conscience

pleine et assumée d'une gravité intime assumée. Le 21(Cantabile) devient enchantement : le rubato poétique et dansant suscitant un chant enivré, se distingue nettement. Le 22 (Molto agitato) exprime première et animale, l'énergie agitato de forces telluriques jusque là insoupçonnées. Enfin le 23 – Moderato-, à l'inverse est un rêve liquide d'une douceur infinie qui de l'ombre retourne à l'ombre. La pudeur poétique dont est capable Maxence Pilchen, chopinien idéal, s'affirme ici dans toute sa justesse, ses nuances pudiques, ses résonances secrètes et intimes.

Dans l'ultime séquence, le 24 (Allegro appassionato), le jeu est porteur d'une tragédie intime jamais résolue. Chopin exprime dans son dernier Prélude, une énergie sombre, – véritable houle inquiète, et psychiquement instable, associée à la volonté inextinguible et viscérale de renaître.

La richesse émotionnelle, le jeu qui nous parle de l'intime et fait surgir souvent en éclats scintillants idéalement mesurés, l'activité de la psyché affirment l'impressionnante maturité de l'interprète. Sa sensibilité féconde qui s'inscrit sans pathos dans l'intime et la pudeur, force l'admiration. Outre la formidable digitalité du pianiste, c'est sa profondeur et son absolue subtilité qui touchent immédiatement. Voici un immense tempérament à suivre de près. Le disque décroche naturellement le CLIC de classiquenews de juin 2015. Voilà qui confirme l'activité du label Paraty tel un formidable tremplin de tempéraments actuels du clavier (clavecin, pianoforte, piano) : **Natalia Valentin,** virtuose au pianoforte (Bagatelles de Beethoven, 2009), **Ivan Ilic** (Debussy et **Godowski)**, le déjà cité **Knut Jacques (autre chopinien audacieux révélateur des sonorités originelles sur claviers historiques: Pianos Pleyel**

et pianino ; Ballades, Sonate n°2, Nocturne…) : et plus récemment simultanément au Chopin de Maxence Pilchen, les superbes **Sonates de Württemberg de CPE Bach au clavecin par Bruno Procopio** (CLIC de classiquenews de février 2015)… Autant de titres, révélant interprètes et répertoires choisis, à connaître d'urgence.

CD. Compte rendu critique. Chopin : 24 Préludes. Maxence Pilchen, piano. 1 cd **Paraty** 115131. Parution : le 16 juin 2015. Durée : 34 mn. Enregistré en juin 2014.
Visiter le site du label indépendant **PARATY**

MAXENCE PILCHEN en CONCERT
Le 30 juin 2015, Paris, salle Gaveau, 20h30
Programme : « De Majorque à Nohant ». Les 24 Préludes de Chopin.
Ballade opus 52, Scherzo opus 54, Polonaise opus 53.

Maxence Pilchen, piano.

Les Mousquetaires au couvent de Louis Varney, 1880

Paris, Opéra-Comique. Louis Varney : Les Mousquetaires au couvent. 13 > 23 juin 2015. Pour clôre sa direction, Jérôme Deschamps, directeur de l'Opéra-Comique depuis juin 2007, met en scène **Les Mousquetaires au couvent**, opérette majeure, créée aux Bouffes-Parisiens en **1880**. Présentée en décembre 2013 à Lausanne, la production investit le théâtre parisien avant sa fermeture pour travaux pendant plusieurs mois. Louis Varney (1844-1908) – dont le père qui fit sa carrière à Bordeaux, fut l'élève de Reicha au Conservatoire (comme Berlioz), verrait ainsi son seul opéra reprendre le chemin des planches depuis 1992 (déjà Salle Favart). Varney fait la synthèse entre Auber, Thomas et Offenbach. Son inventivité dans le genre comique égale celui de son aîné, le subtil et si fantaisiste Charles Lecocq (1832-1918) et son irrésistible Fille de madame Angot. La veine comique fait alors la fortune des théâtres parisiens, trop heureux de satisfaire un public qui depuis la défaite de 1870, et la revanche des prussiens, aiment à s'enivrer par l'humour et l'autodérision.



En digne élève de son père, Louis Varney cultive des mélodies faciles sur une musique raffinée pas seulement accompagnatrice : sincère et poétique, soignée sans être savante. Les Mousquetaire au couvent sont un coup de génie, le premier jaillissement qui trouve immédiatement les formules exquises assurant le rebond de l'action avec un charme qui est l'humeur naturel de son auteur (d'après les témoignages des proches à sa mort en 1908). Varney sait caractériser chacun de ses personnages tout au long de l'action : le pétulant et picaresque Narcisse de Brissac ; le rêveur Gontran ; l'abbé Bridaine est un fieffé bout en train plein de verve. Comme les deux soeurs, nièces du Gouverneur et bientôt mariées comme butin final, aux deux mousquetaires : Louise et Marie. La première est espiègle, la seconde, plutôt douce et tendre. Sans omettre les rôles féminins qui comptent aussi : Soeur

Opportune et la servante de l'auberge, Simone, impayable par son bon sens, … chacune parfaitement traitées au bon moment. L'oeuvre en 1880 connut un succès insolent totalisant 250 représentations. Pour son ultime spectacle qu'il met lui même en scène (après Maroûf Savetier du Caire entre autres), Jérôme Deschamps fait ses adieux dans un sourire plein de malice et de liberté : Les Mousquetaires au couvent expriment la liberté inventive et insolente du genre comique à son meilleur. D'un libre amusement avec l'histoire, Louis Varney a fait une partition pleine d'éclats, d'intelligence et de grâce qui enthousiasma naturellement le plus fin critique de l'heure : Reynaldo Hahn.

Louis Varney : Les Mousquetaires au couvent. A l'affiche de l'Opéra-Comique, les 13,15,17,19,21 et 23 juin 2015. Soit 6 représentations événements à ne pas manquer. Diffusion sur **France Musique, le mercredi 17 juin 2015, 20h**

Louis Varney
« Les Mousquetaires au couvent » à l'Opéra Comique
opérette en trois actes sur un livret de Paul Ferrier et Jules Prével, d'après L'Habit ne fait pas le moine d'Amable de Saint-Hilaire et Duport
Créée aux Bouffes-Parisiens le 16 mars 1880.

Marc Canturri , Baryton
Sébastien Guèze, Ténor
Franck Leguérinel , Baryton
Anne Catherine Gillet, Soprano
Anne-Marine Suire , Soprano
Antoinette Dennefeld, Mezzo-soprano
Nicole Monestier , Soprano

Doris Lamprecht, Mezzo-soprano
Jean-Pierre Gos, Comédien
Ronan Debois, Baryton
Safir Behloul , Ténor
Jodie Devos, Soprano
Valentine Martinez

Les Cris de Paris : Choeur
Geoffroy Jourdain : Chef de choeur
Orchestre de l'Opéra de Toulon Provence Méditerranée
Laurent Campellone : Chef d'orchestre

Les Mousquetaires au couvent
Synopsis – En Touraine, sous le règne de Louis XIII



Acte I. A l'auberge du mousquetaire gris, à Paris au XVIIè à l'époque de Richelieu, le capitaine Narcisse de Brissac retrouve l'abbé Bridaine afin d'égayer son ami Gontra, de Solanges qui désespère après être tombé amoureux de la belel Marie de Pontcourlay, recluses au couvent des Bénédictines. Mais le Gouverneur, oncle et tuteur de Marie, souhaite l'obliger à prendre le voile. Car tel est le voeu de Richelieu. Deux moines paraîssent : les mousquetaires leur dérobent leurs vêtements et les retiennent captifs en lieu sûr. Brissac et Gontran se déguisent en religieux pour pénétrer au couvent des Ursulines pour y préparer l'enlèvement de Marie. (Photo ci contre : portrait de l'auteur, Louis Varney).

Acte II. Dans le couvent, les « capucins » Narcisse et Guntran

approchent les belles Ursulines dont Marie et sa soeur Louise. L'abbé Bridaine tente de convaicnre Marie d'écrire à l'adresse de Gontran une lettre d'adieu, mais l'homélie de Brissac surles vertus de l'amour suscite un vif émoi auprès des pensionnaires.

Acte III. Avec l'aide de la servante de l'auberge Simone, aide les mousquetaires au couvent à réaliser leur enlèvement. Mais le Gouverneur survient : il entend arrêter les faux moines qui ont plannifiés l'assassinat de Richelieu : or ce sont les deux religieux que Narcisse avait capturés pour prendre leur bure de moines. Devant les demandes des deux mousquetaires, le Gouverneur acceptent que chacun d'eux prennent épouse : Gontran retrouve sa chère Marie et Narcisse, sa soeur Louise.

Arte : journée spéciale Fête de la musique

Arte. Spécial fête de la musique, le 21 juin 2015 : 13h>00h50. Concerts, opéras, spectacle équestre, Arte met les petits plats dans les grands pour la fête de la musique. Le programme annoncé mêlant tous les genres commence à 13h, enchaîne des genres et formes variées jusqu'à 23h (début du dernier programme dédié à John Williams). Voici la présentation des 7 rvs, exemplaires par la diversité bien que le chant et l'opéra soient majoritaires.

Dimanche 21 juin 2015 à partir de 12h55
7 programmes musicaux et lyrique pour la fête de la musique

12h50
Daniel Barenboim en direct de Berlin

Avec plus de 40.000 spectateurs réunis sur la Bebelplatz de Berlin le 1er juin 2014, le programme « Staatsoper für alle » a battu tous les records. C'est un rituel aujourd'hui bien rodé qui accorde musique et grand public. Depuis 2007, le Staatskapelle Berlin dirigée par Daniel Barenboim donne un grand concert gratuit en plein air sur la Bebelplatz. Cet évènement exceptionnel attire chaque année un nombre croissant de visiteurs (ainsi plus de 35 000 l'an dernier). Autour d'eux, la prestigieuse avenue « Unter den Linden » avec ses lieux et bâtiments chargés d'histoire au cœur de la capitale allemande et qui mène à l'opéra bien connu.
Le concert berlinois est un grand moment classique partagé par tous. Venus de près et de loin, les auditeurs se pressent avec leurs sièges pliants, leurs paniers de pique-nique, leurs thermos de café. Détendus, dans une atmosphère bon enfant, ils savent faire silence quand tel ou tel passage du concert l'exige. Cette année, cette manifestation a lieu dimanche 21 juin, fête de l'été et surtout journée européenne de la musique.
Programme retransmis en direct sur Arte et Arte Concert.
Au menu : Wagner, Tchaikovsky, Beethoven

Daniel Barenboim en direct de Berlin
Concert en plein en direct de Berlin
Sous la direction de Daniel Barenboim
Avec le Staatskapelle Berlin
Programme musical : Wagner, Tchaikovsky, Beethoven

Présenté par Annette Gerlach

15h
La Belle Hélène d’Offenbach



Pour cette nouvelle production de La Belle Hélène, le Théâtre du Châtelet reforme le couple Pierrick Sorin/ Giorgio Barberio Corsetti déjà associés pour la mise en scène de la « Pietra del Paragone » de Rossini, production délirante et astucieuse, restée légitimement dans les mémoires. L’artiste plasticien Pierrick Sorin est un créateur d’illusions, de théâtres optiques décalés où la projection vidéo de séquences assemblées en temps réel réalise l’imbrication des images vidéos et des acteurs chanteurs sur la scène dans la continuité de l’action scénique. Depuis 2006, il se consacre pour une grande part au spectacle vivant. Pour cette nouvelle production, il s’est associé au metteur en scène Giorgio Barberio Corsetti dont on connaît la vitalité des mises en scène. S’il est désormais banal d’utiliser la vidéo à l’opéra, la proposition de Pierrick Sorin marque une évolution du genre d’emblée dans le sens d’une narration humoristique à la façon d’une bande dessinée : à droite et à gauche de la scène, des techniciens manipulent des décors miniatures filmés par des mini caméras et projetés sur deux rampes d’écrans suspendus derrière les chanteurs. Ces derniers sont simultanement filmés et incrustés aux décors.

Du drame décalé surtout fantasque et drolatique, il en faut

pour réussir mais avec finesse, le théâtre d'Offenbach, création déjantée qui se moque des dieux de l'olympe comme des figures et situations léguées par la mythologie grecque romaine.

Déjanté, parfois délirante mais astucieuse, La Belle Hélène 2015 au Châtelet remplit son office comique et lyrique. Le tandem Giorgio Barberio Corsetti/Pierrick Sorin récidivent au Chatelet, apres La pietra del Paragone (2007, puis reprise en 2014) et il y a trois ans « Pop'pea » (2012) d'après Monteverdi. Ils font de l'opéra bouffe plutôt parodique et mordant de Jacques Offenbach, « La Belle Hélène », une kitcherie loufoque proche de la BD, style pieds nickelés avec une sémillante galeries de portraits finement caractérisés.

Il y a 4 000 ans dans la Grèce antique, la delicieuse et jolie Hélène, bien que mariée (au roi de Sparte, Ménélas) est une sérieuse croqueuse d'hommes. La sirène vorace assume sa destinée car c'est la fatalité. Sa mère, Vénus a promis au prince troyen Pâris la plus belle femme du monde… qui ne peut être qu'Hélène. Dès l'apparition du beau berger, Hélène au mépris de toute fidélité conjugale s'abandonne aux bras de son nouvel amant. Plus épouse maladroite mais nostalgique de sa liberté passée que dévoreuse volontaire, Hélène est un personnage qui gagne à ne pas être joué dans la caricature et les raccourcis réducteurs. Offenbach génie de la scène comique sous couvert d'amusement et de divertissement épingle les travers et défauts humains : déloyauté, traîtrise, jalousie, hypocrisie. … même chez les dieux, demi dieux, héros et souverains la nature humaine et les passions dirigent la marche du monde. Particulièrement dénoncée, l'insouciance corrompue et irresponsable des puissants

On prend plaisir dès le début à rire des héros ainsi parodiés: Oreste, fils du roi Agamemnon (incarné par le jeune contre-ténor Kangmin Justin Kim) est un fêtard entouré

de courtisanes, qui chante dès le premier acte : « C'est avec ces dames qu'Oreste fait danser l'argent à papa ; Papa s'en fiche bien du reste, car c'est la Grèce qui paiera ».

En transposant aujourd'hui (c'est l'Europe qui paiera), les séquences peuvent être appliquées à notre époque : certains politique corrompus se faisant prendre la main dans le sac… ainsi chez Offenbach, l'Augure Calchas qui triche au jeu de l'oie)… les frasques de certains sont aussi clairement exposés comme au moment de la punition de Venus, l'apparition d'une sirène (Leda) à peine vêtue que butine un cygne excité …

Le dispositif vidéo qui a fait ses preuves dans le des dernières productions des deux complices est reconstitué pour Offenbach. Les chanteurs défilent en jouant sur la scène devant un fond bleu qui permet – seconde lecture offerte en temps réel – de les intégrer simultanément dans des décors tels qu'ils paraissent en triptyque au dessus de la scène; les personnes nus sont ainsi agencés dans un décor (tableaux videos crées par compositing) qui donne au moment de leur prestations vocales un surcroît de sens et de précisions profitable à la situation qui s'intensifie ou se dénoue alors. Cette fabrique à images suit l'action lyrique ou se permet des échappées poétiques dignes de Méliès.

Ici l'opéra se fait théâtre et les chanteurs doivent s'engager dans une fantaisie riche en surenchères d'autodérision. Ainsi la présence délectable de Kangmin Justin Kim (Oreste), du baryton-basse Jean-Philippe Lafont (Calchas, grand augure de Jupiter), du baryton Marc Barrard (le roi des rois, Agamemnon dont il fait un Al Pacino lui aussi délirant ; du ténor Gilles Ragon, Ménélas, scrupuleusement dénudé pendant le dernier acte ; du tenor turc Merto Sungu (Pâris), enfin de la mezzo-soprano Gaëlle Arquez, Belle Hélène assurée et volontaire très en appétit de rencontres et de conquêtes nouvelles ! Sa tirade acte I scène 4 est en ce sens une déclaration : « Plus d'amour ! plus de passion ! Et nos pauvres âmes malades Se meurent de consomption… Ecoute-nous,

Vénus la blonde, Il nous faut de l'amour, n'en fut-il plus au monde ! »

Offenbach : La Belle Hélène
Livret : Ludovic Halévy

Hélène : Gaëlle Arquez
Pâris : Bogdan Mihai
Oreste : Kangmin Justin Kim , Agamemnon : Marc Barrard
Calchas : Jean-Philippe Lafont
Ménélas : Gilles Ragon
Lorenzo Viotti, direction

Mise en scène, scénographie, vidéo : Giorgio Barberio Corsetti, Pierrick Sorin

Réalisation : Philippe Béziat
Productions (2015- 2h40 minutes)
Enregistré au Théâtre du Châtelet le 8 juin 2015

17h15
Concert des 3 ténors
Pavarotti – Domingo – Carreras, les trois ténors à Rome

Trilogie cathodique. Voici il y a 25 ans un concert de légende de José Carrerras, Placido Domingo et Luciano Pavarotti, trois ténors sur engagés que le jeu collectif inspire en une surenchère jamais trop démonstrative , trois dieux du gosier aux timbres respectifs si caractérisés et autant prenants, dirigés par Zubin Mehta, donné à Rome en 1990. Il est entièrement remonté pour la diffusion sur ARTE avec des séquences documentaire et d'interviews.

18h40

Davide Penitente de Mozart

Opéra équestre de Bartabas



Pendant la dernière Semaine Mozart à Salzbourg en janvier 2015, le chorégraphe et écuyer Bartabas a présenté sa nouvelle création sur un oratorio méconnu de Mozart, « Davide Penitente » dans l'ancien manège de Salzbourg, le célèbre « Manège des rochers ». Espace clos rythmé par les galeries superposées en fond de scène sans omettre l'arbre isolé qui tient lieu d'axe structurant. Bartabas conçoit une œuvre d'art totale et unique en son genre, qui marie musique et art équestre. Comment l'action sacrée de David gagne-t-elle un sens particulier grâce au concours des chevaux pendant le spectacle? Réponse par l'image sur Arte ce 21 juin 2015, 18h40.

La Cantate oratorio K649 » Davide Penitente » sur un texte de Saverio Mattei (et non Da Ponte comme on continue depuis trop longtemps de l'écrire) est créée le 13 mars 1785 à Vienne (Burgtheater). L'ouvrage est une commande de la Tonkünstler Societät de Vienne. Mozart y recycle de nombreuses séquences de sa Messe en ut (8 au total issus de la K 427 composée auparavant en 1782/83, c'est à dire en plein essor des idées des Lumières). Souvent mésestimé, l'oratorio met en lumière la très grande maturité du Mozart viennois. Ses séquences inédites composées en 1785 en témoignent : l'air du ténor « A te fra tanti affanni » (passionnant dialogue avec hautbois), puis « Tra l'oscure ombre funeste » pour soprano, surtout le trio « Tutte le mie speranze » ont la profondeur et l'éclat de

Cosi ou des Noces de Figaro, c’est dire.

Bartabas au Manège des rochers : une présence historiquement légitime car c’est là que l’Archevêque de Salzbourg entraînait sa cavalerie (impressionnante). 96 arcades y sont creusées dans la roche de la montagne au moment de sa construction par Johann Bernhard von Erlach en 1693.

Pour Bartabas, premier écuyer créateur de France l’équitation est d’essence chorégraphique. « Monter à cheval, c’est danser. Le cavalier danse tout en dirigeant son cheval. Il doit gérer le travail de l’animal, l’intention du mouvement et sa qualité. Il forme un tout, un couple avec l’animal et devient une sorte de danseur-cheval » déclare le concepteur du spectacle Davide penitente de Mozart. Bartabas a créé l’Académie équestre de Versailles en 2003, où les jeunes apprentis écuyers qui ont pour seuls maîtres les chevaux, font l’expérience de la vie collevtive elle même matrice propice a leur créativité. Le foyer expérimental a été rebaptisé à l’occasion de son dixième anniversaire Centre Chorégraphique équestre, renforce sa propre réflexion entre équitation et danse.
La formation des élèves est pluridisciplinaire comprenant la danse, l’escrime artistique, du chant, du Kyudo – tir à l’arc traditionnel japonais. Ce sont des sportifs avertis formant à présent un véritable corps de ballet équestre. L’élégance du geste, l’harmonie des positions, l’équilibre des figures réalisés par l’homme – cheval produisent le sens : « *Le rendu final tient surtout pour moi de l’intention du geste* », précise encore Bartabas.



NOTRE AVIS. Très séduisant, moins musicalement que visuellement, ce David Penitente de Mozart en version « oratorio équestre » est d'une beauté à couper le souffle. Dans le Manège des rochers à Salzbourg, haut lieu des passions équestres, historiquement défendues par les Princes Archevêques locaux (c'est dans le Manège qu'au XVIIè, le Prince Archevèque avait réservé un lieu désigné pour l'entretien de ses montures, très nombreuses), les chevaux aux robes sublimes (qu'aurait peint évidemment un Géricault) s'ébrouent sur la terre du manège salzbourgeois aux sons du David de Mozart. Tous les musiciens, choristes, solistes et instrumentistes sont disposés sous les arcades creusées dans la roche sur 3 étages, face au chef.
Les Musiciens du Louvre récemment affaiblis après l'annulation de la subvention de la ville de Grenoble (près de 250000 euros quand même) peinent à la tâche, et les solistes n'ont pas la grâce des chevaux eux, impeccables sur la piste. Notons le solo du ténor français **Stanislas de Barbeyrac** dont la tension tendre de la voix est la plus intéressante : fragile mais timbré).

Sur la terre battue, 6 cavaliers et cavalières composent des figures collectives tandis qu'un magnifique cheval blanc

semble caler son pas souverain et altier sur le rythme de la musique. On croit revivre des sensations comparables à celle suscitées face au Sacre de Stravinsky version Pina Baush : même corps sculptés dans la lumière et comme mis à nu sur la terre, même beauté animale, archaïque et raffinée à la fois… mais ici, l'élégance musculaire des montures, la silhouette racée des écuyers, centaures ou amazones dansant sur la piste, et chantant même (par interaction avec les musiciens situés au fond), la nervosité précise et raffinée des magnifiques équidés font toute la magie de ce spectacle qui démontre l'excellence de l'école équestre fondée par Bartabas. Dommage qu'il faille découvrir l'ivresse et la perfection d'une telle équation à Salzbourg. A quand à Versailles dans les Grandes Ecuries où Bartabas à ses locaux ? A suivre de près. Le programme est **le point fort de la programmation Fête de la musique sur Arte le 21 juin 2015 (à 18h40 donc).**

Avec les musiciens du Louvre-Grenoble (M. Minkowski, direction), Chœur Bach de Salzbourg, Académie équestre de Versailles. Enregistré pendant la Semaine de Mozart à Salzbourg en janvier 2015

20h
The Philhamonics à Vienne

The Philharmonics est la formation réunissant sept musiciens (quatuor à cordes, contrebasse, clarinette et piano), instrumentistes à l'origine du Philharmonique de Berlin et du Philharmonique de Vienne qui osent ainsi sortir de leur répertoire habitue et jouer la complicité. Lors d'un concert de mai 2015 au Wiener Konzerthaus, ils interprètent les airs célèbres de l'empire austro-hongrois du temps de sa splendeur. Des morceaux classiques alliés à des sonorités de danses et de

musiques populaires qui venaient aussi bien de Vienne que de Prague, Budapest et Bucarest. Avec notamment quelques mélodies klezmer et tsiganes. Creuset des nations à l'est de l'Europe, l'empire des Habsbourg a su jusqu'à sa chute en 1918 intégrer la diversité des cultures en une mosaïque harmonieuse dont témoigne lors de ce concert, la combinaison éclectique qui prévaut dans le programme. Concert enregistré le 1er mai 2015 à Wiener Konzerthaus.

A 20h45

La Traviata de Verdi à Baden-Baden



À l'occasion du Festival de Pentecôte du Festspielhaus de Baden-Baden, Rolando Villazón met en scène La Traviata de Verdi. Après une mise en scène remarquée de L'Élixir d'amour de Donizetti, l'équipe de Rolando Villazón et Johannes Leiacker assure la mise en scène et la scénographie de La Traviata, sommet psychologique de Verdi que Rolando Villazon connaît bien pour l'avoir chanté avec Anna Netrebko au festival estival de Salzbourg. *Lors de ses passages sur les scènes de Lyon, Berlin et Baden-Baden, Villazón a prouvé qu'il était un conteur né. Son expérience de chanteur lyrique lui permet de mettre en valeur plus que tout autre les qualités d'une formation de chanteurs, tout en se servant de tous les dispositifs du théâtre avec imagination. La Traviata de Baden-Baden quitte les salons parisiens du XIXème siècle pour se transporter dans l'univers implacable des managers. Avec des flash backs, des allers-retours entre*

cauchemar et revue de variétés, des mascarades et des scènes d'amour, l'histoire tragique se tisse autour du destin de Violetta qui est présentée avec ses côtés les plus brillants et les plus sombres. L'action se fait labyrinthe, manège des illusions dans lequel se perd l'âme de la jeune courtisane dans une course à l'abîme et aux désillusions. Grandeur et décadence.

Dans le rôle de la courtisane, Olga Peretyatko, jeune étoile montante et dans celui d'Alfredo le jeune ténor brésilien Attala Ayan consituent les deux piliers de la production. Le chef espagnol Pablo Heras-Casado pilote le Balthasar-Neumann-Ensemble qu'il avait déjà dirigé dans L'Élixir d'amour.

La Traviata de Verdi à Baden-Baden (mai 2015)
Mise en scène par Rolando Villazon
Direction musicale : Pablo Heras-Casado

Avec
Olga Peretyatko (Violetta)
Attala Ayan (Alfredo)
Et le Balthasar-Neumann-Ensemble

Enregistré au Festival de Pentecôte du Festspielhaus de Baden-Baden le 29 mai 2015

23h
Gala John Williams

À 83 ans, John Williams, compte parmi les plus grands compositeurs de musique de film de l'histoire. Au cours de sa longue carrière, il a réalisé les bandes originales de plus de 80 films, notamment les inoubliables thèmes de Star Wars, Indiana Jones, Harry Potter. En septembre 2014, le Los Angeles Philharmonic Orchestra, dirigé par Gustavo Dudamel, célébrait

son œuvre dans un exceptionnel concert de gala.

Concert enregistré au Walt Disney Concert Hall de Los Angeles

avec
Itzhak Perlman, violon
Dan Higgins, saxophone
Glenn Paulson, vibraphone
Michael Valerio, contrebasse

Au programme, les musiques de :
La liste de Schindler, Un violon sur le toit les aventures de Tintin, Catch me if you can, Star Wars, Amistad, Les dents de la mer, L’empire contre-attaque,…

Compte rendu, opéra. Lille. Opéra de Lille, le 2 juin 2015. Puccini : Madama Butterfly. Serena Farnocchia, Merunas Vitulskis, Armando Noguera… Orchestre National de Lille. Antonino Fogliani,

direction. Jean-François Sivadier, mise en scène.

Fin de saison passionnante à l'Opéra de Lille *! La première mise en scène lyrique de Jean-François Sivadier revient à la maison qui l'a commandée il y a plus de 10 ans. Il s'agît de* ***Madama Butterfly de Giacomo Puccini****. Antonino Fogliani dirige l'Orchestre National de Lille et une excellente distribution de chanteurs-acteurs, avec atout distinctif, Armando Noguera reprenant le rôle de Sharpless qu'il a créée en 2004.*

Butterfly lilloise, de grande dignité



Madama Butterfly était l'opéra préféré du compositeur, « le plus sincère et le plus évocateur que j'aie jamais conçu », disait-il. Il marque un retour au drame psychologique intimiste, à l'observation des sentiments, à la poésie du quotidien. Puccini pris par son sujet et son héroïne, s'est plongé dans l'étude de la musique, de la culture, des rites japonais, allant jusqu'à la rencontre de l'actrice Sada Jacco qui lui a permis de se familiariser avec le timbre des femmes japonaises ! L'histoire de Madama Butterfly s'inspire largement du roman de Pierre Lotti Madame Chrysanthème. Le livret est le fruit de la collaboration des deux écrivains familiers de Puccini, Giacosa et Illica, d'après la pièce de David Belasco, tirée d'un récit de John Luther Long, ce dernier directement inspiré de Lotti. Il parle

du lieutenant de la marine américaine B.F. Pinkerton qui se « marie » avec une jeune geisha nommée Cio-Cio San. Le tout est une farce mais Cio-Cio San y croit. Elle se convertit au christianisme et a un enfant de cette union. Elle sera délaissée par le lieutenant trop léger, qui reviendra avec une femme américaine, sa véritable épouse, pour récupérer son fils bâtard. Cio-Cio San ne peut que se tuer avec le couteau hérité de son père, et qu'il avait utilisé pour son suicide rituel Hara-Kiri.

Ce soir, un très grand public a accès à la tragédie puccinienne, puisque l'opéra est diffusé en direct et sur grand écran sur la grande place à l'extérieur de l'opéra, mais aussi retransmise sur plusieurs plateformes télévisuelles et radiophoniques. Une occasion qui peut s'avérer inoubliable grâce aux talents combinés des artistes engagés. La Cio-Cio San de la soprano italienne Serena Farnocchia surprend immédiatement par sa prestance, il s'agît d'une geisha d'une grande dignité, malgré sa naïveté. Elle réussit au IIème acte, l'air « Un bel di vedremo », à la fois rêveur et idéalement extatique. Si elle reste plutôt en contrôle d'elle même lors du « Che tua madre », l'interprète arrive à y imprimer une profonde tristesse qui contraste avec la complexité horripilante de son dernier morceau « Tu, tu piccolo iddio ». Le Pinkerton du ténor Merunas Vitulskis a un beau timbre et il rayonne d'une certaine douceur, d'une certaine chaleur dans son interprétation, malgré la nature du rôle. Il est appassionato comme on aime et a une grande complicité avec ses partenaires. Armando Noguera en tant que Consul Sharpless fait preuve de la sensibilité et de la réactivité qui lui sont propres. Aussi très complice avec ses partenaires, il interprète de façon très émouvante le sublime trio du IIIe acte avec Suzuki et Pinkerton « Io so che alle sue pene… ». La Suzuki de Victoria Yarovaya offre une prestation solide et sensible, tout comme Tim Kuypers dans les rôles du Commissaire et du Prince Yamadori, davantage alléchant par la beauté de son instrument. Le Goro de François

Piolino est très réussi, le Suisse est réactif et drôle et sévère selon les besoins ; il affirme une grande conscience scénique. Remarquons également le Bonze surprenant de Ramaz Chikviladze et la Kate Pinkerton touchante de Virginie Fouque, comme les chœurs fabuleux de l'Opéra de Lille sous la direction d'Yves Parmentier.

Cette première mise en scène de Sivadier présente les germes de son art du théâtre lyrique, dont les jalons manifestes demeurent la progression logique et le raffinement sincère de la méthode qui lui est propre. Ainsi, les beaux décors minimalistes de Virginie Gervaise, comme ses fabuleux costumes, ont une fonction purement théâtrale. L'importance réside dans le travail d'acteur, poussé, ma non troppo ; dans une série de gestes théâtraux, parfois complètement arbitraires, qui illustrent l'œuvre et l'enrichissent. Ce travail semble plutôt rechercher l'aspect comique caché de certains moments qu'insister sur l'expression d'un pathos déjà très omniprésent dans la musique du compositeur dont la soif obsessionnelle des sentiments intenses est une évidence. Le résultat est une production d'une certaine élégance, tout en étant sincère et efficace. Une beauté.



L'Orchestre National de Lille participe à cette sensation de beauté musicale sous la direction d'Antonino Fogliani. Si hautbois ou basson se montrent ici et là, étrangement inaudible, la chose la plus frappante au niveau orchestral reste l'intention de prolonger l'expression des sentiments grâce à des tempi souvent ralentis. Un bon effort qui a un sens mais qui requiert une acceptation totale et une entente entière avec les chanteurs, ce qui ne nous a pas paru totalement évident. Or, la phalange lilloise se montre maîtresse de la mélodie puccinienne, de

l'harmonie, du coloris. Les leitmotive sont délicieusement nuancés et le tout est une réussite générale. Nous conseillons nos lecteurs à découvrir l'oeuvre de Sivadier et la géniale prestation des interprètes, **sur les plateformes diverses (internet, radio, tv), ainsi que le 7 juin à l'Opéra de Lille ou encore les 19, 24 et 26 juin 2015 au Grand Théâtre de Luxembourg.**

Concours de chant de Montréal 2015. Consécration du ténor coréen Keonwoo Kim



Concours de chant de Montréal 2015. Consécration du ténor coréen Keonwoo Kim. La Corée du Sud sort triomphale de l'édition 2015 du concours international de chant de Montréal (CNIM) grâce à l'excellente performance du jeune ténor coréen Keonwoo Kim premier prix devant sa compatriote, Hyesang Park. La soprano canadienne France Bellemare a remporté la 3ème marche du podium. Epreuves de la demi finale, de la finale sont accessibles sur le site du concours international de chant de Montréal (CNIM) ou sur Youtube.

http://concoursmontreal.ca/fr/webdiffusion

VOIR. La séquence avec Keonwoo Kim (qui porte une petite moustache) débute à 1h56mn. Air de Handel (Messie), Romance de Nadir (ô nuit enchanteresse…, Les Pêcheurs de perles de

Bizet), puis Cenerentola de Rossini… Le timbre est lumineux et rayonnant, chaud et presque barytonant, aux aigus lumineux certes, à l'articulation correcte, mais au caractère souvent lisse, propre, sans vrai souffle… Son italien est laborieux (perfectible avec une session de prononciation, et les vocalises rossiniennes manquent de précision même s les aigus sont projetés avec aisance et claquent en charme. **A voir sur le site Youtube du Concours de Montreal 2015 (violon, piano, chant).**

Arthus de Chausson sur France Musique

France Musique, ce soir à 19h. Arthus de Chausson. **France Musique** diffuse en direct de l'Opéra Bastille, la production qui devait marquer le grand retour de l'unique opéra d'Ernest Chausson d'après la légende Arthurienne : Arthus achevé en 1894. C'est pour les auditeurs de France Musique une opportunité utile pour mesurer la valeur d'une musique certes wagnérienne mais puissamment originale … Voici la critique développée de la production du Roi Arthus présenté à Paris à l'Opéra Bastille par notre confrère Ernst Von Beck qui assistait à la représentation du 2 juin dernier. **> LIRE notre présentation complète et le compte rendu critique intégral d'ARTHUS.**

L'ouvrage achevé en 1894, est créé en 1903, après la mort de l'auteur (1899), il demeure un écho manifeste du théâtre wagnérien mais d'une conception originale et puissante. C'est tout l'intérêt de le réécouter aujourd'hui pour une juste

réévaluation.



Car cette résonance wagnériste est originale et puissante sur le plan autant musical que dramatique. L'argument de cette production est la direction fine et allusive de Philippe Jordan comme le plateau vocal efficace : invité de prestige à Paris, **Thomas Hampson** presque sexagénaire, toujours aussi fin diseur et wagnérien de première classe : le baryton américain apporte une finesse et parfois un trouble tragique présent dans la musique. Son incarnation sait envisager et rendre visible le rêve qui habite ce roi déjà appelé ailleurs. Cette profondeur est hélas invisible dans l'affligeante mise en scène de **Graham Vick** : des toiles peintes minimalistes et vaguement primitives, des fleurs en plastic, un canapé rouge… qui s'embrase ; rien qu'un vision simpliste et banale qui manque tellement d'onirisme ; difficile quand même de mesurer ainsi la force d'un ouvrage wagnériste français parmi les plus passionnants du romantisme hexagonal : il serait temps de reconnaître à Chausson comme c'est le cas de Vierne ou Franck, voire Théodore Dubois – récemment revivifié, qu'il existe bel et bien un wagnérisme en France absolument original, et pas que suiveur… ; de leurs côtés, **Roberto Alagna et Sophie Koch** en vedettes franco françaises restent corrects, souffrant jusqu'à l'extase immobile puis mourant enfin car Lancelot et la Reine Genièvre, possédés et dévorés par la culpabilité, expireront après avoir trahi le bon roi Arthus, respectivement l'ami et l'époux. Hélas, manquant de grandeur, de souffle, de mystère (ce vers quoi tend continûment la musique de Chausson), la production du Roi Arthus musicalement cohérente, rate visuellement et scéniquement, son retour dans la Maison. Parce que l'indigence laide de la mise en scène contredit l'appel au rêve, à l'immatérielle abstraction énigmatique de la musique d'un Chausson ivre et en extase… Saluons également la qualité des seconds rôles masculins qui offrent une série de superbe articulation française : **Cyrille Dubois** (le laboureur), **Alexandre Duhamel** (Mordred), **Stanilas de**

Barbeyrac, le ténor dont on parle (Lyonnel), même **Peter Sidhom**, ici même Albérich wagnérien retors passionnant (dans la Tétralogie de Wagner présentée en 2013, dans la mise en scène de Günter Krämer), apporte au profil du magicien Merlin, une once de profondeur humaine (malgré un français moins impeccable). Avoir et surtout écouter, **jusqu'au 14 juin 2015, Paris, Opéra Bastille**. **Diffusion sur France Musique, le samedi 6 juin 2015 à 19h30.**

Compte rendu, opéra. Paris, Opéra Bastille, le 2 juin 2015. Chausson : Le roi Arthus. Thomas Hampson. Philippe Jordan (direction), Graham Vick (mise en scène) …

Visuellement décevante, **la version d'Arthus** présentée actuellement à Paris rate son retour auprès du grand public à cause d'une réalisation scénographie… sans souffle ni trouble, rien qu'anecdotique voire chichiteuse. Un tel décalage entre les milles diaprures allusives de la musique et le misérabilisme confus de la mise en scène porte atteinte à la réussite globale de la production. C'était pourtant la promesse d'un superbe événement lyrique à Paris : la production sur la scène parisienne de l'unique opéra d'**Ernest Chausson (1855-1899)**, l'auteur de l'envoûtant Poème de l'amour et de la mer : Le Roi Arthus qui est sa propre proposition sur le thème de la légende arturienne. L'ouvrage achevé en 1894,

est créé en 1903, après la mort de l'auteur (1899), il demeure un écho manifeste du théâtre wagnérien mais d'une conception originale et puissante. C'est tout l'intérêt de le réécouter aujourd'hui pour une juste réévaluation.

Musicalement irréprochable, la production d'Arthus 2015 à l'Opéra Bastille est visuellement décevante

Légende arthurienne désenchantée …



Car cette résonance wagnériste est originale et puissante sur le plan autant musical que dramatique. L'argument de cette production est la direction fine et allusive de Philippe Jordan comme le plateau vocal efficace : invité de prestige à Paris, **Thomas Hampson** presque sexagénaire, toujours aussi fin diseur et wagnérien de première classe : le baryton américain apporte une finesse et parfois un trouble tragique présent dans la musique. Son incarnation sait envisager et rendre visible le rêve qui habite ce roi déjà appelé ailleurs. Cette profondeur est hélas invisible dans l'affligeante mise en scène de **Graham Vick** : des toiles peintes minimalistes et vaguement primitives, des fleurs en plastic, un canapé rouge… qui s'embrase ; rien qu'un vision simpliste et banale qui manque tellement d'onirisme ; difficile quand même de mesurer ainsi la force d'un ouvrage wagnériste français parmi les plus passionnants du romantisme hexagonal : il serait temps de reconnaître à Chausson comme c'est le cas de Vierne ou Franck, voire Théodore Dubois – récemment revivifié, qu'il existe bel

et bien un wagnérisme en France absolument original, et pas que suiveur… ; de leurs côtés, **Roberto Alagna et Sophie Koch** en vedettes franco françaises restent corrects, souffrant jusqu'à l'extase immobile puis mourant enfin car Lancelot et la Reine Genièvre, possédés et dévorés par la culpabilité, expireront après avoir trahi le bon roi Arthus, respectivement l'ami et l'époux. Hélas, manquant de grandeur, de souffle, de mystère (ce vers quoi tend continûment la musique de Chausson), la production du Roi Arthus musicalement cohérente, rate visuellement et scéniquement, son retour dans la Maison. Parce que l'indigence laide de la mise en scène contredit l'appel au rêve, à l'immatérielle abstraction énigmatique de la musique d'un Chausson ivre et en extase… Saluons également la qualité des seconds rôles masculins qui offrent une série de superbe articulation française : **Cyrille Dubois** (le laboureur), **Alexandre Duhamel** (Mordred), **Stanilas de Barbeyrac**, le ténor dont on parle (Lyonnel), même **Peter Sidhom**, ici même Albérich wagnérien retors passionnant (dans la Tétralogie de Wagner présentée en 2013, dans la mise en scène de Günter Krämer), apporte au profil du magicien Merlin, une once de profondeur humaine (malgré un français moins impeccable). Avoir et surtout écouter, **jusqu'au 14 juin 2015, Paris, Opéra Bastille**. Diffusion sur France Musique, le samedi 6 juin 2015 à 19h30.

Le Rois Arthus de Chausson à l'Opéra Bastille, mai et juin 2015.

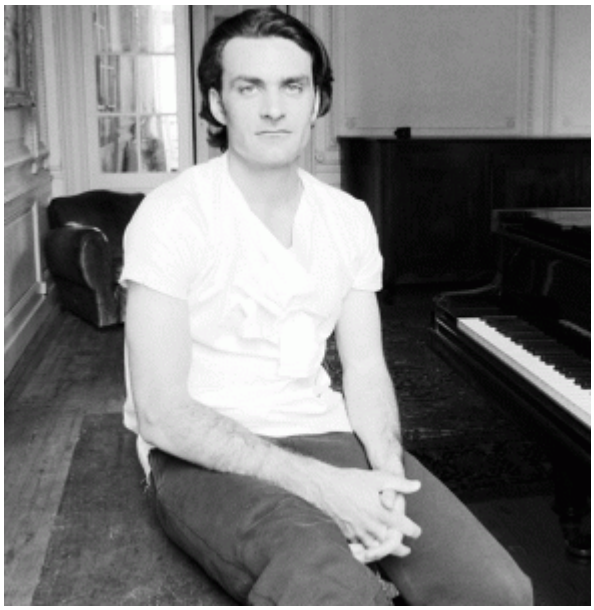
Mise en scène : Graham Vick
Direction musicale : Philippe Jordan

Le Roi Arthus: Thomas Hampson
Genièvre: Sophie Koch
Lancelot : Roberto Alagna
Merlin : Peter Sidhom
Lyonnel: Stanislas de Barbeyrac
Mordred : Alexandre Duhamel
Allan : François Lis

Le Laboureur : Cyrille Dubois
Un Chevalier : Tiago Matos
Un Ecuyer : Ugo Rabec
Soldats : Vincent Morell, Nicolas Marie, Julien Joguet, …
Choeurs et orchestre de l’Opéra National de Paris
Chef des choeurs : José Luis Basso

Paris, Opéra Bastille, le 2 juin 2015

Compte rendu, concert, récital de piano. Paris, le 29 mai 2015. Cité Universitaire, Fondation des Etats-Unis. Ivan Ilic, piano. Cage, Debussy, Chopin, Scriabine, Feldman (Palais de Mari).



Le pianiste américain d'origine serbe, **Ivan Ilic** est bien l'une des personnalités du clavier les plus originales de l'heure, un tempérament hors normes, ne refusant ni les programmes audacieux d'une rare cohérence ni des conditions parfois aléatoires voire risquées pour les défendre. Ainsi ce soir, jouer des pièces aussi introspectives et plannantes où le silence est capital que Debussy, Cage ou son compositeur emblématique Feldman, au moment de la fête musicale qui célèbre à la cité universitaire les 90 ans du site, relève …. effectivement d'un courage artistique premier. Avec d'autant plus fait l'ombre que le pianiste fait fi de toute turbulence extérieure.

Le Cage initial (In a Lansdcape) pose d'emblée les jalons d'un concert qui est surtout cheminement, traversée … géographie des sons. L'interprète travaille sur la texture, les lueurs sonores, la longueur des notes, les résonances suspendues qui convoquent les climats allusifs. Chaque avancée au clavier ajoute un peu plus de gravité sur une échelle de plus en plus étendue, comme l'onde sur une eau immobile qui se propage en surface, élargissant son rayon s'étendant jusqu'à l'immatériel. Ivan Ilic cultive la vibration jusqu'au murmure, glissant dans le silence qu'il sculpte comme un magicien. Le sens est celui d'un écho interrogatif, un questionnement qui traverse le temps et l'échelle sonore, tout en enrichissant un certain hédonisme formel: enveloppe sonore tissé tel un capuchon qui vibre avec en fin de parcours des basses lugubres et une guirlande de notes aiguës qui suspendent leur énoncé élargissant ainsi le spectre musical à son maximum.

Iva Ilic : sculpter les sons et le silence



Le Debussy (Des pas sur la neige) engage la suite du paysage mais celui-là plus éthéré encore : aérien et diffus. Il devient enneigé mais malgré son titre pas moins ancré dans la terre. … évanescent lui aussi où le jeu suspendu d'Ivan Ilic dessine des arabesques qui se perdent et s'effilochent, d'une pure poésie. C'est une interrogation là encore, dès les premières notes énoncées avec cette matière langoureuse et maladive voire sensuellement dépressive qui est si proche de Pelleas ou de l'attente inquiete des enfants dans La chute de la maison Usher, l'opéra inachevé. On relève aussi la teinte plus claire d'une contine à la légèreté enfantine et inquiète. Climats tendres et troubles… mais ici le propos n'est pas tant d'élargir le spectre que de s'enfoncer dans le mystère de

l’instant en un gouffre vertical dont le pianiste jalonne chaque marche en un long et progressif ensevelissement.

Jouer et enchaîner Chopin (Nocturnes Opus 9 n°1, Opus 62 n°2) dans ce parcours où la brume et les vapeurs s’épaississent, est un coup de génie : comme une source soudainement claire, Chopin ruisselle dans l’évidence, tel un écoulement bienfaisant, rassérénant même. Le compositeur y paraissant à la fois en magicien porté vers le rêve et aussi en proie à une activité souterraine presque imperceptible dont Ivan Ilic restitue les accents impétueux. La fine texture chopinienne, s’y écoule en aigus scintillants qui claquent aussi comme des joyaux japonisants.

Les deux Préludes de Scriabine (Opus 16 n°1, Opus 31 n°1) font chatoyer leur tissu sonore ciselé et poli comme un magma, une matrice sonore d’où jaillissent les éclairs mélodiques du Scriabine finalement le plus assagi. .. pas de tensions du mystique ni même l’ampleur de l’idéaliste (comme l’indiquent le souffle et la démesure de ses oeuvres symphoniques). Le jeu emporté d’Ivan Ilic enivre littéralement par la concentration atteinte où retentissent à l’extrémité de l’épisode, de profonds glas, ceux du superbe Finale aux accords lisztéens.

Si le questionnement du Cage savait répondre à la torpeur endormie du Debussy, **le 2 ème Prélude de Scriabine** enchante autrement en flottement et frottements harmoniques incertains, énoncés comme un balancement dont l’essence lizstéenne sinscrit en élans ascensionnels de plus en plus énigmatiques : est ce le passage vers l’autre monde ? Dans ces paysages traversés, l’oreille devient conscience. En prolongeant le dernier Liszt, Scriabine, dernier romantique, réalise ce pont captivant vers le son de la modernité, celui du plein XXème siècle.

Cage, Debussy, Chopin, Scriabine installent peu à peu un climat de doute, d’incertitude et profonde sagesse. C’est donc une marche initiale qui constitue un long préambule qui

prépare à l'oeuvre ultime du programme : **Palais de Mari de Morton Feldman (1986).** L'élargissement du spectre sonore, l'affirmation d'un temps musical recomposé qui s'appuie désormais sur la résonance et le silence, nous plongent dans un espace-temps régénéré, successeur du Parsifal de Wagner. Ce sont les eaux létales, lugubres, primitives, d'essence wagnérienne-; qui semblent prolonger la plaie langoureuse de Tristan ou la prière démunie d'Amfortas, lesquels sont hantés par le poids de la question sans réponse. Mais cet immobilisme qui avance, a pour les auditeurs recueillis et comme en état d'hypnose, l'apparence d'un monstre invisible qui recule les frontières de l'entendement et de l'expérience musicale et acoustique. Entre le début et la fin de la pièce (soit près de 20mn), le temps s'arrête, se régénère et recrée de l'inconnu et de l'étrange qui ne laisse pas de plonger l'auditeur dans un bain déconcertant, baigné de mystère. Le jeu d'Ivan Ilic y est d'une maturité ébouriffante. Au diapason enchanteur de son disque récent intitulé the Transcendentalist (CLIC de classiquenews). « *Le jeu puissant, intense confine à l'exténuation d'une formulation condamnée à se répéter sans trouver d'écho libérateur. A trop chercher, le penseur ne prend-t-il pas le risque de se perdre ? Sa question ne trouve-t-elle pas sa réponse en lui-même, au terme de cette traversée magicienne ?* » , écrivait notre confrère Lucas Iron, en mai 2014, dans **sa critique développée du CD d'Ivan Ilic, The Transcendentalist**. Le propre des grands concerts se mesure au voyage intérieur qu'ils nous font parcourir. Le récital d'Ivan Ilic à Paris remplit l'espace et recompose le temps en mutlipliant les perspectives à l'infini.

Compte rendu, concert, récital de piano. Paris, le 29 mai 2015. Cité Universitaire, Fondation des Etats-Unis. **Ivan Ilic, piano**. Cage, Debussy, Chopin, Scriabine, Feldman (Palais de Mari).

Opéra de Tours, saison lyrique 2015 – 2016



Opéra de Tours, saison lyrique 2015 – 2016. 6 productions événements. La scène tourangelle poursuit son activité lyrique dans l'excellence, où les distributions confirment une grande cohérence de style, les mises en scène savent respecter les oeuvres en dévoilant aussi des regards personnels puissants et toujours parfaitement lisibles, où surtout la direction musicale préserve l'éloquence des chanteurs et l'activité dramatique allusive et forte de l'orchestre. Les 6 productions à venir à Tours au Grand Théâtre Opéra promettent une nouvelle saison d'expériences lyriques toujours plus convaincantes grâce au souci artistique du chef et directeur des lieux, Jean-Yves Ossonce.

2 productions événements

Butterfly et Onéguine par Garichot SADMP et trouble in Tahiti par Catherine Dune

Temps forts pour nous, car déjà remarquées et appréciées ici

même, la direction d'acteurs et la réalisation scénique du metteur en scène **Alain Garichot**, toujours scrupuleux, pertinent, et d'un rare respect pour les oeuvres abordées. On se souvient de sa Clémence de Titus et plus récemment de Titus et Bérénice, opéra de Magnard dont le chef Jean-Yves Ossonce est depuis toujours un ardent défenseur : l'ouvrage avait surgi dans sa sensualité épurée, néoclassique, dont la noblesse et la justesse sont dignes de Corneille ; pour la saison prochaine, l'homme de théâtre ouvre et clôture la saison nouvelle tourangelle, abordant deux superbes partitions tragiques marquées par l'impuissance des êtres, leur propre fascination pour l'audestruction. Ainsi la figure de Cio Cio San, geisha adolescente sacrifiée sur l'autel d'un tourisme de pacotille, honteux qui n'ose dire son nom **(Madame Butterfly, dès le 7 octobre 2015 puis les 9,11 et 13)**, puis le drame de l'impuissance et de la fatalité, celui ciselé par **Tchaikovski : Eugène Onéguine les 11, 13 et 15 mai 2016**, avec ici et là des chanteurs engagés prêts à suivre Alain Garichot dans deux lectures particulièrement fortes dont il a le secret.
L'autre joyau à ne pas manquer demeure la production signée Catherine Dune (ex chanteuse familière à Tours et qui avait mis en scène un précédent « diptyque » : L'heure Espagnole et La Voix Humaine dans une vision très fine et onirique) : **La Société anonyme des Messieurs prudents de Louis Beydts** (mort en 1953), sur un livret tout en subtilité cocasse de Sacha Guitry, couplé avec l'excellent **Trouble in Tahiti de Bernstein** et sa musique irrésistible. Nouvelle co production. **Tours les 25,27 et 29 mars 2016.**

Les 3 autres productions à l'affiche de l'Opéra de Tours :

Pour Noël 2015 et le Nouvel an 2016
La Belle Hélène, opéra bouffe de 1864 signé Jacques Offenbach en quatre dates elle aussi (comme Butterfly) : les 26, 27, 30 et 31 décembre 2015. Avec Karine Deshayes dans le rôle titre (mise en scène : Bernard Pisani).

Même finesse comique et parodique avec **La Cenerentola de**

Rossini, chef d'œuvre de facétie mordante créé en 1817 soit 1 an après le choc du Barbier de Séville (1816) dans la mise en scène de Jérôme Savary et sous la direction de Dominique Trottein : les 22, 24 et 26 janvier 2016

L'Enlèvement au sérail de Mozart, les 26, 28 février et 1er mars 2016. Mis en scène par Tom Ryser.

Toutes les infos et les modalités de réservation sur **le site de l'Opéra de Tours**

Angers Nantes Opéra, nouvelle saison 2015 – 2016



Angers Nantes Opéra, saison 2015 – 2016. 9 productions font les délices de la nouvelle saison lyrique d'Angers Nantes Opéra, institution unique en France portée par deux municipalités depuis 2002, Angers et Nantes : cycle prometteur qui démontrera à nouveau le discernement exemplaire du directeur **Jean-Paul Davois** dans l'art d'acclimater théâtre et musique, alliance propice à dévoiler la déroute de notre monde, l'urgence à défendre une scène humaniste, engagée, critique. Ici opéra rime avec

enseignement, prise de conscience voire fulgurance. Réflexion autant que divertissement, éducation autant que dépaysement.

Dans les faits, **Angers Nantes Opéra** ouvre largement les portes du lyrique (actions de sensibilisation vers tous les publics grâce à l'activité de son action culturelle) et diffuse sur le territoire l'expérience lyrique (concerts hors les murs). Angers et Nantes sont donc les deux cœurs palpitants d'une formidable machine magique, ancrée dans la réalité, orientée vers la rue, destinée au plus grand nombre. L'élite n'a pas lieu ici et la culture est un avenir qui se partage entre tous. On ne peut que souscrire à une telle vision.

Nouvelle saison d'Angers Nantes Opéra 2015 – 2016
En voici **les 9 étapes** :

Ravel : L'heure Espagnole (version de concert)
couplé avec l'Alborada del gracioso de Ravel et Le Tricorne de de Falla
Nantes, les 9 et 11 septembre 2015
Angers, les 22 et 23 septembre 2015

Carissimi / Charpentier : Histoires Sacrées
Jonas, Jephté, le reniement de Pierre
Stradivaria
Hors les murs dans les Pays de La Loire
Eglises de Nantes, du 16 septembre au 2 octobre 2015
Angers, les 16, 16 18 et 19 mars 2016

Viktor Ullmann : L'Empereur d'Atlantis
Pierre-Yves Pruvot – Ars Nova
Nantes, les 2,4 et 7 novembre 2015

Humperdinck : Hansel et Gretel
nouvelle production
Emmanuelle Bastet, mise en scène
Nantes, les 11,13,15,17,18 décembre 2015
Angers, les 5 et 6 janvier 2016

Hervé : Les Chevaliers de la table ronde
nouvelle production
Les Brigands
Pierre-André Weitz, mise en scène
Nantes, les 9,10,12,13 et 14 janvier 2016
Angers, les 16, 17, 19 janvier 2016

Mozart : Don Giovanni
nouvelle production
Patrice Caurier et Moshe Leiser, mise en scène
Nantes, les 4, 6, 8, 10, 12 mars 2016
Angers, les 4, 6 et 8 mai 2016

François Paris : Maria Republica
création mondiale
Ensemble Orchestral Contemporain
Daniel Kawaka, direction
Nantes, les 19,21,24,26 et 28 avril 2016

Ana Sokolovic (née en 1968) : Svadba
création européenne
Nantes, les 20, 21,24,25 mai 2016
Angers, les 29 et 31 mai 2016
(création en juillet 2015 à Aix en Provence)

Poulenc : La Voix humaine
couplée avec Siegfried Idyll de Wagner et Divertimento pour cordes de Mozart
Karen Vourc'h – ONPL
Nantes, les 10 et 12 mai 2016
Angers, les 17 et 19 mai 2016

[Angers Nantes Opéra, la nouvelle saison 2015-2016]

Le Théatre sur la ville

l'opéra, un combat exaltant quand il est porteur de sens



Jean-Paul Davois parle dans la brochure papier de la nouvelle saison, de *courage* et de *liberté* dans un édito engagé comme à son habitude : au regard des événements barbares qui marquent l'actualité où la culture et la liberté d'expression sont outrageusement martyrisées, le directeur général d'Angers Nantes Opéra, hors des caprices individuels et des narcissismes de postures, défend « *la valeur symbolique et sacrée de la culture*« , terrain de réflexion, de liberté, de fraternité. Porteurs de sens ici, deux productions se détachent : **L'Empereur d'Atlantis**, créé, répété dans le camps de Terezin en 1943 comme un pied de nez sublime et dérisoire contre les nazis ; **Maria Republica** d'Agustin Gómez-Arcos dont la liberté de parole offre un superbe chant cathartique après les traumatismes et les blessures perpétrés par le franquisme. L'opéra porteur de sens a un bel avenir. Il a élu à Angers et à Nantes, un asile fécond dont l'accomplissement porte et transfigure comme nul part ailleurs, l'opéra comme représentation nécessaire, si propice à » celui qui s'en nourrit ».



Angers Nantes Opéra fait figure cette saison encore de foyer actif pour les nouvelles productions et la création. Ainsi, on attend déjà les 3 nouvelles productions : Hansel et Gretel (mis en scène par Emmanuelle Bastet), Les Chevaliers de la table ronde (Christophe Grapperon) et Don Giovanni (Patrice Caurier et Moshe Leiser). Les créations sont doubles cette année avec Maria Republica en création mondiale (sous la direction de Daniel Kawka) puis en création européenne, Svadba d'Ana Sokolovic. Prochaines critiques, présentations et annonces, comptes rendus et reportages vidéo dans le cours de la saison nouvelle sur classiquenews.com.

Toutes les infos et les modalités de réservations sur le site d'Angers Nantes Opéra saison 2015-2016

Illustrations empruntées à l'identité visuelle de la nouvelle saison lyrique d'Angers Nantes Opéra 2015 – 2016 : les fulgurances poétiques de © Thomas Prior / Angers Nantes Opéra saison 2015 – 2016